

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1689-5

© Dominique MERIGOT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Dominique MERIGOT

LE SERVITEUR

ACCUEILLIR



AVANT-PROPOS

D'où vient ce texte ?

J'étais seul, en Périgord. Pendant sept jours, cela s'est imposé, comme une parole précise, puissante, sans précaution littéraire. Une vague. Cela devait être donné, transmis.

Puis voici l'oeuvre écrite.

Etrange soulagement. Envie de me lever, de sortir. C'était la fin de l'après-midi. Premiers jours de novembre. Ciel sombre. Léger crachin. J'étais poussé sur le chemin. Plutôt, c'était lui qui m'entraînait à grands pas. Je n'avais pas à choisir ma route. J'avançais sans savoir ni où ni pourquoi j'allais là.

Deux trois kilomètres parcourus ainsi ... J'arrivai sur une aire de détente aménagée. Déserte. Je la traversai de la même façon, dans cet état étrange qui m'absorbait. Le chemin s'enfonçait, descendait dans un bois épais. Je marchais toujours vite. Soudain — pourquoi ? — cet élan qui m'avait poussé jusque là s'arrêta. Ce fut comme un ordre. S'arrêter. Puis lever les yeux. Je le fis. Juste devant moi, dans cette boucle du

chemin, trois beaux rejets de châtaigniers s'élevaient sur le pied d'un plus vieux. Ce dernier semblait mort.

Immédiatement me vint à l'esprit le dénouement de ce texte. La similitude était incontestable. Mais alors, pourquoi trois arbres seulement autour du maître ...? Instinctivement, je cherchai du regard le quatrième. Sourire. Il existait bien là, caché derrière l'un des trois autres ... Les quatre compagnons étaient à l'appel. Pourquoi avais-je été conduit là, sans l'ombre d'une hésitation ...?

Cela se passait à La Chapelle Aubareil, en novembre 1990. Un an plus tard, je suis revenu sur les lieux. J'ai retrouvé le bouquet de châtaigniers. Mais ... étrange surprise. Elevant le regard jusqu'à la cime, je me suis aperçu que "l'arbre maître" n'était pas mort. Une branche avait poussé en son faite. Mystère ... De quoi étais-je précisément l'humble transcripteur ?



Tandis que je passais, plusieurs personnes se trouvaient là assemblées. Celui qui parlait se disait serviteur. Mais personne ne savait de quelle maison il était ni quel était le maître qu'il servait. Curieusement, il appelait avec ferveur à le suivre, vantant les richesses du maître et le rayonnement que celui-ci exerçait alentour.

Alors, l'un des membres du groupe, qui l'écoutait depuis un long moment, l'interpella : "Comment pourrions-nous te suivre, sachant si peu de choses au sujet du travail qui nous sera demandé, ni même si nous en serons capables ? Et de quel droit pourrions-nous quitter nos engagements pour te suivre ?" Et encore : "Comment mettre notre confiance dans l'étranger qui nous appelle à lui sans que nous soyons préparés au départ ?"

Le serviteur répondit : "La saison d'hiver est proche. Regardez autour de vous. Dans les champs, le soc de la charrue mord la terre et la fend et lui laisse une longue béance pour l'air et l'eau. Puis le gel

encore la brise et l'éclate, afin que chaque grain de la terre boive et respire.

Ainsi vous êtes la terre et je viens de la part de mon maître pour vous déranger, vous bousculer, vous retourner encore pour qu'il vous apporte des richesses que vous soupçonnez à peine. Or ce n'est pas la terre qui choisit le moment du soc, mais l'esprit de celui qui l'organise en luzerne ou en blé ou en maïs. La charrue surprend la terre mais la terre est plus souple que l'homme car elle offre son dos à la lame quand l'esprit survient.

Et quand la terre s'offre à l'outil, ce n'est pas par confiance dans l'outil qu'elle le fait, ni en connaissance de cause, ni en sachant la semence qu'il lui sera donné d'abriter et de nourrir. Ce n'est pas toutes ces bonnes raisons qui unissent la terre et l'esprit du paysan, mais la simple rencontre de la vie selon laquelle à chaque jour suffit sa peine.

Or, je vous le dis, la blessure du soc sur la terre est déjà un appel à la semence, et le soc est l'outil de la vie. Le combat de la lame dans la terre qu'elle surprend n'est qu'apparent, car le maître a déjà préparé la semence.

Celui qui l'avait interpellé lui dit :

"Quelle étrange façon d'appeler à te suivre en nous annonçant que le chemin sera rude comme le combat du soc dans la terre, et que nous devons accepter cette blessure sans connaître la semence à laquelle elle nous prépare ! N'y a-t-il point de joie dans la maison de ton maître ? Et si la paix n'est point sur ton visage comme une lumière dans nos tempêtes, quel sens peut prendre ton appel en nos vies, et pourquoi te suivre ?"

Le serviteur lui dit alors : "Méfiez-vous de ceux qui vous appellent à la joie et, arrivés à la maison du maître, vous attachent au travail. Moi je vous appelle à la tâche et vous préviens de la peine, car c'est pour le travail que mon maître m'envoie. La joie vous sera peut-être donnée en plus. J'ai reçu mandat de mon maître pour donner du travail, et c'est mon maître qui donne la joie."

Il dit encore : "Celui qui cherche la joie échoue dans le travail et la joie lui échappe. Mais celui qui se met au travail pour son maître et s'y applique, sans attendre

sa part de joie, trouve celle-ci par lui-même, sans en être redevable à personne. Ainsi mon maître prodigue-t-il la joie ...

Et la paix n'est pas un phare dans la tempête. Elle est le plus sûr bateau du pêcheur, celui qui donne confiance car le pêcheur a participé lui-même à sa construction."

En montrant ses mains il leur dit : "Cherchez la paix et la joie dans mes mains. Travaillez à la paix avec ténacité, car l'oiseau lutte contre l'hiver pour chanter au printemps. C'est ainsi que je vous appelle au travail de la terre : pour que la joie de la moisson vous surprenne et vous embellisse."

Une femme s'adressa à lui : "Qui êtes-vous pour vous dire serviteur et adopter le discours des prophètes ? Venez-vous embaucher des ouvriers pour la maison du maître ou prêcher je ne sais quelle bonne nouvelle ?"

Il lui répondit : "Méfiez-vous en effet des prophètes, comme le conseillent les Écrits. La plupart n'ont que le discours, et la vanité est leur chapelle. Je suis venu parmi vous pour vous offrir du travail, simplement, non pour m'attarder dans des discours stériles.

Mais je vous dis aussi que mon maître est bon et que sa demeure est heureuse. Certes les tâches qu'il propose sont simples : l'entretien de la maison, le travail de la terre, la mise en valeur du troupeau. Mais il ne mène pas sa maison comme on mène le troupeau. Il dit : Votre travail n'a pas pour fin le profit. Je vous demande de travailler pour l'oeuvre elle-même afin que chaque soir, regardant ce qui a été accompli avant de l'abandonner à la nuit, l'harmonie de l'oeuvre entre en vous et vous apporte assez de

paix pour aller chaque jour un peu plus loin. Soyez exigeants avec vous-mêmes, non pour me faire plaisir, mais pour vous retrouver dans l'oeuvre de vos mains ou de votre tête, et vous unifier un moment avec la création.

Il dit aussi : « Si vous cherchez le gain vous perdrez la paix, mais si c'est pour l'oeuvre que vous travaillez, alors vous gagnerez ensemble la paix et votre salaire, et encore l'assurance du salaire du lendemain puisque votre oeuvre sera belle.

Ainsi ce n'est pas une bonne nouvelle qui m'amène parmi vous, sauf à recevoir comme un enseignement le travail proposé par mon maître. Et si mon discours était déjà contenu dans celui des prophètes, c'est sans doute qu'en vous invitant à travailler dans sa maison, mon maître vous invite à la vie. Car le travail et la vie n'y font qu'un.

Seuls les prophètes se succèdent car ceux qui les entendent sont sourds et plus avides de gain que de paix intérieure. C'est aussi pourquoi mon voyage sera long et nombreuses les foules auxquelles je devrai m'adresser pour trouver les ouvriers dont mon maître a besoin."

Puis il les remercia de l'attention dont il avait été honoré.

Le soleil était déjà à mi-hauteur sur l'horizon. Le serviteur salua l'assemblée pour se mettre en marche en direction de la ville voisine. Chacun commença à s'éloigner.

Pourtant, la femme qui l'avait interrogé s'approcha et lui dit : "Reste encore un peu. Accepte pour la nuit l'hospitalité de ma demeure afin qu'il ne soit pas dit de notre ville : Le passager l'a traversée comme on traverse un désert ; seul l'écho de ses paroles a répondu à son appel et il est reparti avec le vent comme il était venu, effaçant la trace même de ses pas."

Sans dire mot, le serviteur la salua du regard et l'accompagna.